

## **FILMER AVEC DES LYCÉENS**

Marine Place, réalisatrice

Je suis réalisatrice de court-métrage de fiction et de documentaires, alternant œuvres personnelles et vidéos dites de « commandes ». J'interviens régulièrement, depuis environ douze ans, dans des actions vidéos auprès d'un public adolescent dans le cadre scolaire (option audiovisuelle, projet vidéo précis avec une classe, atelier) ou hors scolaire (centres sociaux, maisons de quartiers...).

### **DEUX FORMES D'INTERVENTION**

J'interviens principalement sous deux formes : soit je fais des actions ponctuelles dans des établissements scolaires, de 4, 8 ou 12 heures ; soit j'interviens sur plusieurs mois, au cours d'interventions beaucoup plus longues d'une soixantaine d'heures. Je vais tout d'abord présenter rapidement ces deux types d'intervention.

#### **Les actions ponctuelles (4, 6 ou 12 heures)**

Il s'agit souvent de donner une aide dans l'écriture d'un scénario de fiction. En amont, je reçois les projets de scénarios ou les idées de scénarios.

Ces dernières années, je fais surtout des interventions dans les classes de terminale en option audiovisuelle sur des scénarios travaillés en vue du bac. Les élèves ont derrière eux deux années de formation à l'écriture et à la vidéo. Ils m'envoient donc des écrits déjà assez construits.

Quand j'arrive devant les jeunes, je m'isole avec un petit groupe de deux ou trois (un scénario à la fois), je commente leurs écrits et j'essaye de les amener plus

loin dans la narration, les personnages, le point de vue, l'imagination. Cela se fait en trois ou quatre séances et le scénario évolue entre chacune de ces séances.

Je considère qu'il y a peu de règles en matière d'écriture, ou plutôt une seule vraiment transmissible et « cadrante » : celle d'une structure narrative avec un événement déclencheur et ce qui en suit, jusqu'au climax et la résolution. Une fois cela établi par moi ou par le professeur, mon rôle est plutôt d'interpeller le sens logique des élèves, de leur apprendre à étoffer leurs personnages, de les interroger aussi sur ce qui les amène à écrire ce film, parfois de débloquer leur imagination, les entraîner à ne pas avoir peur d'essayer des pistes imprévues.

Au début, je revois la structure avec eux, en renommant les piliers narratifs de leur construction car parfois le scénario piétine à un endroit ou à un autre à cause de cela. Je pose des questions assez simples : *quel est l'événement déclencheur ? Qu'est-ce qu'il déclenche ? Quelles sont les étapes qui font « monter » la tension ou la difficulté ? Quel est le « climax » ? etc.* J'insiste beaucoup sur la construction du personnage et ses conflits : *que traverse le personnage ? Quel est son objectif ? L'histoire racontée le fait-elle changer ?*

Je refais une lecture avec eux : l'objectif est d'essayer de nous mettre « dans les chaussures » du personnage et de comprendre de l'intérieur chacune de ses réactions. Cette étape amène aussi à travailler les dialogues pour qu'ils ne semblent pas sortir d'un dictionnaire, mais bien de leurs personnages incarnés.

Parfois dans les scénarios, les personnages sont trop stéréotypés, tout blancs ou tout noirs. Dans d'autres cas, ils ne traversent pas de conflit. J'essaye alors de conduire les élèves à comprendre leurs personnages, en les ramenant à eux-mêmes ou à un de leur camarade : *Comment je réagis si j'étais dans la situation de mon personnage ? Comment réagirait tel ou tel camarade différent de moi ?* Cela permet de construire un personnage plus ambigu, plus épais. Le plus important pour moi est que les élèves s'appuient sur ce qu'ils perçoivent de la réalité, des autres.

Parfois, les personnages manquent de conflits internes ou externes, alors j'essaye de reprendre les scènes en termes de conflit : *Que veut ce personnage-ci ? Que veut l'autre en face de lui ? Quels objectifs ont-ils tous les deux ? Comment vont-ils les atteindre ?*

Toute cette phase se passe à l'oral.

Dans un second temps, j'invite les élèves – et le professeur – à prendre des notes sur les points essentiels issus de notre discussion. Puis les élèves travaillent et intègrent ce qu'ils ont compris jusqu'à notre prochaine rencontre, avec l'aide de leur enseignant.

Ce travail sur l'écriture peut sembler court. De fait, je constate que cette étape permet souvent de débloquer des situations. Je trouve quelques points pour donner un peu de matière à réfléchir, pour faire évoluer l'histoire, approfondir les personnages ou réorienter le tout quand il le faut.

Je pense souvent, en option audiovisuelle notamment, que le professeur dit des choses assez similaires. Certes, il est probable que mon expérience et mes propres réflexions et blocages sur mes scénarios me donnent plus d'armes et de techniques de contournement ou de libération, plus ou moins conventionnelles, pour faire avancer les jeunes. Mais il est probable aussi que le point de vue du « professionnel » vienne comme un « plus » qui sort l'écrit du cadre de la classe et remotive : un coup de « boost » en quelque sorte.

En vérité, ma position de réalisatrice professionnelle est souvent confortable. Les élèves me donnent parfois plus de crédit qu'à leur professeur qui leur a pourtant dit la même chose. Ils me voient beaucoup moins souvent dans l'année et mon rapport à la vie professionnelle et aux films que j'ai concrètement réalisés induit une relation différente et complémentaire à leurs objectifs strictement scolaires. Ils empruntent des chemins de traverses et oublient certains réflexes scolaires.

### **Les actions longues sur quelques mois (une soixantaine d'heures)**

La deuxième forme d'intervention est l'accompagnement de la réalisation d'un film, de l'écriture jusqu'au montage. La plupart du temps, le projet de film est initié soit par un professeur ou un éducateur (dans un lycée, dans une maison de quartier) soit par un dispositif extérieur<sup>1</sup>. Il s'agit souvent d'un projet avec huit à dix adolescents qui ne viennent pas d'option vidéo, et qui parfois n'ont jamais touché à une caméra. S'il s'agit de toute une classe, je fais moi-même des groupes de huit que je vois séparément. Je ne veux en effet pas dépasser ce nombre de huit personnes pour travailler autour d'un film : c'est une question pratique pour que chaque membre du groupe trouve sa place, autant dans l'expression par rapport au sujet du film que dans la pratique d'un tournage.

Je dispose donc d'une soixantaine d'heures réparties sur plusieurs mois ou parfois regroupées, cela dépend des contextes. Ces heures se divisent en trois parties :

- écriture de scénario et apprentissage technique
- tournage
- montage

Ces interventions longues sont pour moi, en tant que réalisatrice, les expériences les plus riches, celles dans lesquelles se déploient lentement de vrais échanges avec les adolescents. C'est une occasion toujours vivifiante de me plonger dans les problématiques et questionnements des jeunes d'aujourd'hui.

C'est d'abord le professeur ou l'éducateur qui m'appelle et qui me parle de son groupe d'élèves et de l'envie d'un film ; ensuite je rencontre les jeunes. C'est très important pour moi de sentir le professeur (ou l'éducateur) impliqué, passionné tant par l'image que par sa classe. C'est toujours la motivation de cette personne qui me fait m'engager dans ce genre d'aventure. Le duo professeur/réalisateur est en effet essentiel car chacun des deux a un rapport aux jeunes très différents et complémentaires. Je débarque dans une classe ou un groupe sans connaître personne, avec ma passion, ma caméra, avec « l'aura » des gens qui font de l'image ; le professeur est là pour faire le lien, pour assurer la cohérence avec le projet éducatif. Il suit le travail quand je ne suis pas là, intègre notre travail « exceptionnel » à son travail de tous les jours avec les élèves.

Dans toutes mes expériences, la relation avec le professeur ou l'éducateur a été forte. Nous sommes les piliers du film et nous échangeons ensemble autant sur le contenu du film que sur l'évolution de chaque adolescent dans l'équipe.

---

1. Par exemple le dispositif du CRRAV « fais ton cinéma » ou celui de France 3, « Télécity ».

Nous devons cependant toujours être attentifs à ne pas faire « notre film ». Nous portons le film, mais nous ne le fabriquons pas. C'est souvent tentant pour l'un ou pour l'autre de choisir à la place des adolescents, d'aller plus vite. L'expérience m'apprend la patience, l'acceptation de l'univers et du rythme des jeunes, leur naïveté ou leur maladresse parfois, leur force spontanée aussi, sans renier mon exigence vis-à-vis d'eux et le désir d'obtenir un certain résultat. Les adolescents selon leur niveau et leur motivation avancent dans un rythme tout particulier et c'est très intéressant d'observer les chemins qu'ils empruntent.

L'opération est réussie pour moi si nous avons réalisé un échange vrai, si le film témoigne d'une collaboration. Je pense qu'il ne s'agit pas d'obtenir comme résultat un film parfait et professionnel mais un film dans lequel on sent le chemin d'adolescents vers le monde des images et le sens des images.

Je constate aussi que les professeurs à cette occasion développent des relations différentes avec les élèves. La réalisation d'un film nous emporte tous vers un monde extrascolaire, les jours de tournages et les lieux de tournage sont souvent hors cadre scolaire, et cela demande même parfois aux élèves de rattraper des cours.

Les jours de tournage, nous partageons le repas ensemble mais aussi des inquiétudes pour mener le film à bien, des moments de réflexion et des fous rires ! Même si nous avons une position particulière, il y a une espèce d'égalité face à la fabrication du film et l'envie commune d'aboutir.

C'est cette deuxième forme d'intervention sur laquelle je vais maintenant m'attarder dans la suite de cet article : je vais donc parler d'actions longues de jeunes qui ne viennent pas de l'option audiovisuelle et que je suis de l'écriture jusqu'au montage.

## **LA FICTION OU LE DOCUMENTAIRE ?**

Une des grandes questions qui se pose est celle du choix à faire entre fiction et documentaire, mais cette question se règle souvent sans moi, car on m'appelle une fois que ce choix est fait, généralement par le ou les professeurs, qui réfléchissent – en concertation ou non avec les élèves – à ce qui les fera le plus évoluer. Il arrive, notamment pour le documentaire, que le professeur s'empare d'un sujet qui flotte dans la classe, d'un débat qui anime les élèves, plus ou moins consciemment. Il lui vient alors l'idée d'explorer cette intuition avec un film.

Je trouve de la joie dans chacun de ces genres, que ce soit d'ailleurs dans mes réalisations personnelles ou avec des jeunes. Mais ce sont deux choix radicalement différents dans ce qu'ils apportent aux jeunes.

### **La fiction**

Les jeunes sont avant tout attirés par la fiction, quasiment systématiquement. Ils pensent aux comédiens, au film, à l'affiche, à ce qui leur permet de s'évader... Mais les premiers jets de scénarios de fictions me paraissent souvent assez stéréotypés, voire superficiels. Le fantastique est très prisé, mais très casse gueule au niveau de la réalisation car nous n'avons pas les moyens de produire *La guerre des étoiles* !

J'aime donc que la fiction soit dirigée vers un thème particulier, un thème proche des jeunes ou du moins dans lequel ils puissent avoir un vécu à apporter. À partir de cette obligation, ils peuvent partir dans l'imagination.

Je fais souvent un premier cours de deux heures maximum sur les bases de la dramaturgie, que j'agrémente de petits exercices. Les exercices consistent par exemple à créer une histoire d'une demi-page, à partir de quelques mots imposés qui n'ont rien à voir les uns avec les autres. Il faut alors écrire une histoire avec un début, un événement déclencheur, etc.

Mais les exercices servent aussi à cerner les codes d'écritures d'un scénario pour ne pas se lancer dans des écritures littéraires. Les jeunes doivent donc intégrer et appliquer cette consigne d'écriture scénaristique : « on décrit l'image et le son ». On ne peut donc pas écrire ce que les personnages pensent, ce qu'ils ressentent : tout doit se trouver dans la description de ce que l'on voit et entend. C'est assez simple, mais il faut parfois plusieurs exercices pour l'intégrer complètement et éviter toute digression littéraire, qui serait « infilmable ».

Ensuite, nous parlons beaucoup avec les jeunes de leurs premières idées et de ce qu'ils veulent dire dans leur histoire, ainsi que de l'univers qu'ils veulent développer.

Une fiction peut difficilement s'écrire à plus de trois ou quatre élèves, au grand maximum. Il faut donc faire des groupes.

Plusieurs cas se sont présentés. Il arrive que les petits groupes partent chacun sur un scénario et que tous soient réalisés ensuite, mais ce cas est très rare. Plus souvent, après un travail sur les idées avec tout le groupe, un petit groupe s'occupe plus particulièrement du scénario, les autres se répartissant entre la réalisation et le montage. Une fois que chaque groupe a développé une idée, il y a un vote (chacun vote pour un projet qui n'est pas le sien). Je donne aussi mon avis et je vote. Mais parfois un scénario se dégage très naturellement, et tout le groupe se met sur le scénario. Je le divise alors et chaque groupe s'occupe d'une partie.

Dans le travail d'écriture proprement dit, j'aide les jeunes à trouver l'impulsion dans l'imagination, pour qu'ils se permettent d'écrire ce qui leur vient, même ce qu'ils n'oseraient pas dans la vie. Je n'interviens pas du tout dans les premiers jets d'écriture, je les laisse aller dans tous les sens pour ensuite venir construire avec eux, dire ce qui m'intéresse, ce qu'il faut approfondir...

Ce qui pose problème souvent, ce sont les personnages, et non pas l'histoire : finalement chacun comprend grosso modo la structure narrative d'une histoire, et qu'elle doit comporter un début et une fin. Les personnages demandent plus de travail si l'on veut sortir de la caricature. Il faut trouver leur spécificité, leur cohérence, leur ambivalence. C'est un travail qui touche aussi au vécu de chacun.

En parallèle de l'écriture, je travaille sur l'apprentissage technique : tenir une caméra, le son (j'y reviendrais plus tard...). Il y a aussi tout le travail de découpage et de *storyboard* avant le tournage. J'aborde là aussi la théorie en une heure (les notions de plan, de séquence, d'échelle de plans, de mouvements de caméra) et je la mets très vite en pratique avec des exercices filmés. Le découpage est un moment intéressant où l'on va chercher la place de la caméra dans son imagination, c'est à la fois une sorte de géométrie dans l'espace et de visualisation mentale du film. Les jeunes aiment cette étape en général : le film commence à exister.

Au fur et à mesure de l'apprentissage technique, des préférences et des facilités techniques se révèlent. Pour le tournage, nous élaborons donc une véritable équipe qui ne changera pas durant toute la période de tournage : avec un réalisateur, un caméraman et son assistant, un perchman et son assistant, une scripte, un décorateur, etc. J'ai souvent l'impression à ce stade de devenir une sorte « d'assistant réalisateur » car, si toute la préparation s'est bien déroulée, chacun a bien son rôle en main et l'équipe est quasi autonome.

Les élèves se répartissent les rôles et vont parfois solliciter d'autres jeunes qui font des ateliers théâtre. Les rôles d'adultes sont souvent tenus par les profs ou des adultes de l'entourage des jeunes.

Le tournage d'une fiction est souvent très joyeux (même si l'histoire est triste) car il y a une forte notion d'équipe qui se met en place. Chacun à son poste dépend de l'autre, une solidarité s'établit, tout le monde se prend au jeu d'une vraie équipe de cinéma. De fait, c'est bien du cinéma qu'on essaye de faire !

## **Le documentaire**

Le documentaire est, du moins dans un premier temps, boudé par les élèves, pour deux raisons principales, me semble-t-il. La première est que, de prime abord, la notion de réalité les agace, les ennuie. Ils ont un grand besoin d'évasion et le désir de s'éloigner de leur vie et de la société, dont les médias leur parlent toute la journée. La seconde tient à leur méconnaissance du genre documentaire. Trop souvent, les jeunes n'ont que deux références : les reportages types M6 dont ils retiennent un côté voyeur, scoop, extérieur, et de l'autre côté les documentaires type Arte qu'ils considèrent « chiants » (souvent, c'est l'idée qu'ils s'en font même sans avoir regardé).

Une situation m'a récemment frappée et interrogée. Je travaillais avec une classe de CAP « entretiens et hygiènes des locaux », des jeunes filles qui sont dans des situations sociales assez difficiles. Je cherchais à différencier avec elles la notion de reportage et de documentaire. L'une d'elles m'a dit : « vous savez, nous on ne regarde que TF1, les autres chaînes, elles ne sont pas pour nous ». Ce qui m'a frappée, c'est que dans son ton de voix et sa maladresse de langage, je ne savais pas si elle me disait : « on n'aime pas les autres chaînes » ou « on n'est pas capable de comprendre les autres chaînes ». Et cela m'a attristée, car ces phrases toutes faites ne correspondent pas au potentiel de compréhension et de curiosité de ces jeunes filles. Ensemble, nous avons regardé des documentaires : elles les ont compris et appréciés.

En tant que réalisatrice, faire un documentaire avec des jeunes, c'est donc d'abord balayer tout ce que la télévision transmet de galvaudé sur ce genre. J'essaie de faire une sorte de travail de nettoyage. Avec les élèves, nous ne cherchons pas à faire « comme la télé », à formater quoi que ce soit, mais à sortir quelque chose qui leur ressemble. Tout mon travail consiste donc à ramener le documentaire à un élan intérieur, intime, loin des représentations télévisuelles.

En documentaire aussi, je dirige le cadre de départ : je demande toujours aux élèves de travailler sur quelque chose qui leur est proche, sur quelque chose ou sur quelqu'un qui les touche. Je refuse systématiquement les thèmes trop généraux comme la discrimination, qui est très souvent cité ! Je leur demande de regarder

autour d'eux, de chercher ce qui les intéresse, les émeut. Plusieurs documentaires d'élèves partent ainsi du vécu de l'un d'eux, qu'on élargit ensuite.

Mon travail et celui du professeur consistent alors à approfondir avec eux et à les ouvrir vers des lieux, des personnes qui ont rapport avec leur sujet, en les entraînant « en repérages » sur le terrain. Ces moments sont très riches car la confrontation avec le réel (sans caméra) les emmène au-delà de leur représentation et même de leur imagination. Ces repérages nous permettent aussi de voir comment on va filmer et d'écrire une sorte de découpage technique. Puis vient le temps du tournage.

En documentaire, une fois le sujet choisi (par le professeur dès le départ ou par envie des élèves ou parfois par vote), c'est beaucoup plus simple qu'en fiction de travailler l'écriture à plusieurs. Des groupes de deux ou trois peuvent s'occuper plus particulièrement de l'un des thèmes ou de l'un des protagonistes du documentaire. Chaque groupe peut préparer des interviews, aller repérer, revenir avec des choses à raconter.

La préparation d'un documentaire va parfois un peu dans tous les sens, on ne visualise pas le film tout de suite, il se construit assez lentement. Mais c'est une période très riche en rencontre et un temps important d'appropriation du thème par les élèves. Ils discutent, débattent, découvrent des univers que généralement ils n'avaient entrevus qu'en surface.

Je me souviens particulièrement d'un repérage et d'un tournage avec des migrants de Calais. Les lycéens calaisiens étaient d'abord impressionnés par un univers qu'ils connaissaient au quotidien mais qu'ils n'avaient jamais osé approcher de si près. Beaucoup de peurs et d'a priori ont été dépassés et ces mêmes élèves ont su discuter de leur film avec passion et ont su faire bouger les idées préconçues d'autres lycéens.

Pour accompagner la fabrication d'un documentaire avec des élèves, il s'agit donc pour moi d'être une sorte de « passeur » : faire passer « l'idée d'un documentaire » de l'extérieur (un thème) à l'intime (ce qui touche personnellement). Ensuite, une fois que les jeunes sont enrichis d'un point de vue personnel (ou du moins intériorisé), il s'agit de les aider à faire passer « l'idée » de l'intime à l'extérieur, sous la forme d'un film.

Le tournage d'un documentaire est intense au niveau relationnel car je tourne avec une toute petite équipe (un caméraman, un élève à la perche, un autre aux interviews). Cela fait une proximité entre nous mais aussi avec les personnes filmées. Il faut beaucoup d'écoute entre tout le monde. De ce fait, j'ai souvent l'impression que les sujets qu'on aborde ou qu'on filme nous touchent tous de manière profonde, et sans forcément qu'on y pose de mots. Cela se passe dans les regards entre nous, dans les expressions, parfois dans les silences après le tournage ainsi que dans l'attachement progressif des jeunes à ce qu'ils filment.

Sur le tournage, les jeunes me demandent souvent par un regard ou une parole s'ils vont dans la bonne direction (de cadre ou d'interviews), s'ils peuvent essayer telle ou telle chose. Mon rôle est de les rassurer, de trouver parfois une solution technique à leurs envies : une meilleure place pour la caméra, une façon de faire le mouvement qu'ils imaginent, etc.

Fiction ou documentaire avec des adolescents ? Finalement et en tant que réalisatrice, le résultat d'un documentaire me satisfait davantage. Dans une fiction

amateur, le jeu de comédien est souvent moyen et peut vite devenir ridicule. De plus, les cadrages un peu maladroits des élèves apprentis-réalisateurs passent mieux dans un documentaire que dans une fiction. Enfin, j'aime cette impression que l'approche de la réalité par le documentaire fait un peu bouger les points de vue, les avis, la perception du monde.

## **FORMATION DU REGARD**

Durant ces formations longues, nous passons aussi du temps à regarder d'autres films, à décoder et à apprendre le langage cinématographique. Je mélange volontiers des films faits par d'autres élèves (pour montrer ce qui est possible, réalisable) et des films d'auteurs.

En fiction, je leur montre souvent des courts-métrages, pour décortiquer le rythme de narration singulier d'un court-métrage : l'art d'exprimer une idée forte en peu de temps. Nous cherchons ensemble les piliers dramatiques, la structure et comment se passe la résolution. Nous analysons aussi le découpage sur quelques séquences. La suite dépend des films et des sujets, mais j'essaie en général de leur conseiller des films qui ont un rapport avec leur idée ou de leur montrer des façons de filmer certaines scènes (par exemple une course ou un champ/contrechamp). Quand on démonte un peu le film, on s'aperçoit que le découpage n'est pas forcément compliqué.

Le visionnage de films est donc à la fois un moment d'analyse, mais aussi et surtout un moment de repos ainsi qu'un encouragement à faire un film soi-même : se projeter dans les images des autres vise à mieux imaginer les siennes ensuite. Mais je n'y passe pas trop de temps, sans doute à cause de mon parcours personnel, fait en partie « sur le tas », mais sans doute aussi parce que je suis plus réalisatrice dans l'âme (avec cette envie de faire, de tester par soi-même) que filmologue et cinéphile. Cela dit, il y a aussi une question pratique de temps et de budget, et je passe souvent un petit extrait ou un court-métrage à la fin des séances d'écriture ou de préparation.

En documentaire, comme je le disais plus haut, j'ai à cœur de différencier le genre reportage du genre documentaire. Je montre donc des documentaires avec des regards très personnels. Et comme j'aime travailler sur le portrait et la relation à la personne à travers une caméra, sur le rapport filmant/filmé, je m'appuie volontiers ces derniers temps sur les portraits d'Alain Cavalier. Mais je montre aussi d'autres films que j'ai fait avec des jeunes, ce qui me permet d'expliquer le parcours qu'ont fait les jeunes et leur implication. Cela marche très bien, car les élèves se sentent alors capables de faire quelque chose, d'exprimer à leur tour leurs propres idées. Je montre également mes propres documentaires pour parler aussi de mon parcours et de mes choix durant la réalisation.

Regarder des documentaires avec eux, au-delà de l'analyse filmique, m'aide à les libérer du carcan télévisuel, du formatage reportage, pour qu'ils osent exprimer toutes sortes d'idées, très personnelles parfois. Je cherche à leur faire voir le documentaire comme une toile de peintre ou comme un journal intime, voire comme un cahier de brouillon, pour les éloigner de l'objet industriel. J'essaie, tout au long de la réalisation, de leur transmettre ce genre d'énergie, de leur donner une sorte de liberté avec leur caméra.

Il me semble en fait qu'il y aurait, bien au delà de mon simple et court atelier, un réel travail à faire d'éducation au documentaire : quand on parle de documentaire, beaucoup de jeunes ont dans la tête une image très restreinte et trop réductrice.

### **Formation technique pour le tournage**

L'élément incontournable pour la réalisation d'un film est l'apprentissage de la technique. Je l'introduis à petite dose, dès la première ou deuxième rencontre. Je partage le temps entre écriture et technique. Très vite, les jeunes se trouvent avec une caméra dans les mains, avec un pied, une perche, un micro et un casque. Ce matériel, au début, est à la fois attirant, facile d'utilisation et excitant, et cela forme un cocktail un peu superficiel. Mais je les laisse d'abord apprivoiser ces éléments de façon empirique.

Ainsi, il y a toujours au début la même scène pendant laquelle les élèves, à tour de rôle, mettent le casque sur les oreilles, tiennent la perche et rient de s'entendre si fort et de comprendre l'aspect directionnel d'un micro. Ensuite, après qu'on a testé le zoom, la netteté, l'utilisation du pied, je laisse la caméra partir « en live ». Puis nous commentons les images, et c'est souvent irregardable. Le travail peut commencer.

J'introduis alors un peu de théorie que l'on met immédiatement en pratique : les échelles de plans, les mouvements de caméra, les axes. Nous arrivons peu à peu à la notion de découpage. En parallèle, nous travaillons l'interview. Les jeunes s'interviewent d'abord les uns les autres pour comprendre ce que c'est que d'être devant une caméra. Ensuite, ils interviewent des élèves ou des professeurs du lycée, par exemple. Le travail principal consiste alors à ce qu'ils retrouvent leur authenticité : ils ont tendance à imiter un ton journalistique et froid. Je tiens à ce que l'interview se fasse sans notes à l'appui et que les questions retrouvent une sorte de spontanéité, même si le français est écorché. Pour cela, il faut travailler l'écoute de l'autre et affronter les moments de silence.

Lors de chaque séance jusqu'au tournage, je propose un petit exercice pratique pour s'essayer à un aspect différent du cadrage (des mouvements de caméra, des caméras épaulement et fixes, raconter une histoire en quelques plans), du son (conditions plus ou moins périlleuses avec la perche), et de l'interview.

Je remarque plusieurs choses dans cet apprentissage.

– Il faut toujours du temps pour « stabiliser » les plans, les rendre cohérents et « propres ». Au début, il y a une tendance à zoomer tout le temps, une espèce d'hyperactivité du cadre à calmer.

– Peu à peu, des « spécialités » se dégagent parmi les jeunes, ainsi que des goûts. Certains ont plus le sens de l'image, d'autres la rigueur du son, d'autres la spontanéité de l'interview. C'est à partir de là que l'on commence à parler d'équipe de tournage.

– Et puis, il y a toujours un moment « magique » dans l'apprentissage technique : c'est le moment où je dis qu'ils n'ont plus besoin de moi. Ils ont compris la technique, ont envie de faire des plans, se mettent à plusieurs pour les faire, les diriger. Je les laisse partir seul et ils reviennent avec plein de questions et d'enthousiasme. Ils se disputent même parfois pour que tout soit bien fait. Ils

deviennent autonomes. C'est un moment très gratifiant, je ne sais jamais trop quand il arrive, ni pourquoi, mais il arrive toujours. Et alors, à partir de là, on est prêt à tourner.

## **Le montage**

Dans un projet avec des élèves, le montage est source de grands débats entre professeurs, réalisateurs et encadrants divers. C'est en effet le moment où l'on comprend comment se construit un film, comment on peut « diriger » un point de vue, effacer des choses, en appuyer d'autres, selon les choix qu'on fait. C'est une étape essentielle dans la compréhension de la réalisation d'un film. Mais techniquement, le montage est difficile et long à apprendre. Il nécessite des logiciels assez compliqués. Bien sûr, le problème ne se pose pas avec une classe audiovisuelle, puisqu'ils ont appris à monter dans leur cours, mais dans les autres cas, c'est différent... La plupart du temps, il n'y a pas assez d'heures prévues : si l'on veut que ce soit les élèves qui montent tout d'un bout à l'autre, il faudrait quasiment (entre l'apprentissage du logiciel et le choix des plans à monter) doubler les heures d'intervention.

Je suis donc passée par toutes sortes d'expériences : j'ai parfois pris le temps d'apprendre le montage à quelques élèves, mais il y a eu d'autres circonstances où les élèves n'étaient que partiellement au montage, voire n'y étaient pas du tout, notamment « Télécity » (produit par France 3), expérience sur laquelle je vais m'attarder, parce que c'est à cette période que les questions par rapport au montage se sont le plus posées et que j'ai expérimenté certaines limites

L'expérience Télécity a en effet été pour moi une expérience très particulière, un mélange entre un atelier vidéo avec des jeunes et une commande télé. Toute la première phase du dispositif, jusqu'au tournage, ressemblait fort à tout ce que j'ai expliqué précédemment : j'avais une équipe de huit à dix jeunes ; je leur apprenais à filmer, à interviewer, etc. ; nous préparions un ou plusieurs petits sujets qui leur tenaient à cœur. Bien sûr, il y avait en plus la pression d'un résultat, mais cela se passait bien, surtout avec l'équipe de jeunes avec qui j'ai fait quatre émissions à la suite sur deux ans : indépendamment du résultat, cela devenait un travail réellement profond entre nous. Au moment du tournage, une équipe de France 3 venait s'ajouter à notre équipe et filmait les jeunes en train de réaliser. Il y avait donc, tout au long du tournage et du montage, un double point de vue à tenir, celui des jeunes et celui de France 3.

Pendant le tournage, cette contrainte ne changeait rien pour les jeunes. Mais au montage, ils étaient rarement là, ou au mieux une journée, puisque cela se passait avec un monteur professionnel, dans un cadre lui aussi complètement professionnel, à France 3, voire à Paris dans la maison de production. La conception de ces montages était en effet un exercice très particulier, qui mêlait deux sujets liés mais distincts, deux histoires à raconter : le sujet du documentaire choisi et filmé par les jeunes, en même temps qu'un documentaire, filmé par France 3, sur ces jeunes qui apprennent à filmer. Ce montage dans un lieu professionnel était très impressionnant et excitant pour les élèves, mais il était difficile d'en faire un temps d'apprentissage, puisqu'il répondait à des impératifs particuliers en termes de temps et de résultats, et qu'il n'avaient aucune possibilité d'intervenir.

Cela dit, les jeunes étaient souvent très contents du résultat. Le film était monté de manière très professionnelle, ce qui était gratifiant pour eux : le montage était évidemment meilleur que s'ils avaient monté eux-mêmes. J'avais à cœur de respecter leur message, ce qu'ils avaient voulu dire dans leur réalisation. Cependant cette façon de faire m'a beaucoup questionnée.

Aujourd'hui, je suis arrivée à un compromis entre donner l'occasion d'appréhender un peu le montage, tenir le budget et présenter un résultat gratifiant. Après le tournage, j'apporte mon ordinateur au lycée. Je m'installe dans une salle de classe pour faire le montage et les jeunes viennent y assister et réagir, par groupe de deux (difficile de gérer plus de deux jeunes dans un montage). Ils choisissent avec moi, mais je reste aux manettes techniques, je leur donne mon avis et je leur montre des raccords qu'ils n'auraient peut-être pas essayé. C'est une sorte de collaboration, et j'aime assez cet intermédiaire assez réaliste, si l'on prend en compte la contrainte du temps et l'envie de résultats qui anime les jeunes.

La dernière étape est la projection du film à d'autres jeunes et l'installation d'un débat. Ce n'est pas toujours fait, mais je trouve cela bien. C'est une manière de donner une autre dimension au travail. Au-delà du beau souvenir et du plaisir de montrer aux autres ce qu'on sait faire, il y a là l'occasion de mettre des mots sur l'expérience vécue et peut-être de fixer autrement ce qui a été appris.

## **POUR CONCLURE**

Aujourd'hui, je ne prends pas plus d'une action longue par an, et je la choisis vraiment en fonction de mon feeling. Je ne veux pas en faire plus car je veux garder mon enthousiasme.

Durant la période « Télécité », j'ai de fait beaucoup travaillé avec des jeunes, passé du temps à leur apprendre des techniques et des approches de réalisation, à servir leurs idées. C'était très enrichissant mais j'ai senti au bout d'un moment que je n'avais plus d'espace pour mon imagination et pour le développement de mes films. Mon énergie était trop tournée vers l'apprentissage. Je ne pensais qu'à ça, comment leur apprendre, évoluer avec eux, etc. C'était en effet une question de direction d'énergie.

Cela peut paraître étrange : je ne me sens pas l'envie particulière d'apprendre quelque chose à des jeunes. Mais à chaque fois que je me retrouve dans cette situation (dans ce rythme d'une action longue par an), je ressens un réel plaisir à faire un film avec eux, à les comprendre, à les connaître, à inventer avec eux. Ce que j'aime surtout, c'est l'aventure partagée, c'est ce moment où je vois briller dans leurs yeux, ce qui brille dans les miens : l'envie de raconter « en filmant ». Transmettre un pétitement, une passion, dans cela, je me sens bien.